

M. J. Raymond Denault
19 rue Le Royer Ouest
Montreal fev. 74

Le Bien Public

ORGANE DU RÉVEIL TRIFLUVIEN

62e année
Trois-Rivières, Nos 5 et 6
Vendredi, les 1 et 8 février
1974
1563, rue Royale
Trois-Rivières, Qué.
Tél. 378-8404

Enregistrement
numéro 0475
Courier de la
Deuxième classe
Port de retour garanti
Abonnement: \$3.00
par année
La copie: 10 cents

Si le Québec savait ça

Alors que le coût du pétrole a décuplé, celui du cuivre et de l'étain triplé, celui du blé doublé, le minerai de fer du Nouveau-Québec garde imperturbablement son prix fixe. Là au moins il n'y a pas d'inflation. S'il existe encore des gens honnêtes et généreux sur terre, c'est au Québec qu'on les trouve.

En effet, ici, nous refusons d'imiter le pressurage éhonté auquel se livrent le monde industriel et les nations commerçantes. Notre précieux minerai de fer, sans quoi l'industrie lourde américaine tomberait à plat, continue à nous rapporter la somme fantastique de 25 cents la tonne, depuis que Duplessis, moyennant certaines « considérations », a intéressé la haute finance américaine à cette partie de notre territoire qui contient le plus riche gisement de minerai ferreux à ciel ouvert, au monde.

On objectera que les Américains paient là-bas de bons salaires à nos travailleurs et que c'est quelque chose pour les nôtres de détenir un bon emploi dans le monde d'aujourd'hui. L'Iron Ore, en fonctionnant chez nous, contribue donc à diminuer le chômage. C'est déjà important. Et que dire des quelques centaines de mille dollars que cette compagnie américaine laisse généreusement tomber bon an mal an dans la sébile de l'état québécois. Si ce n'est pas là de la grande charité que la Fédération des Oeuvres de l'Ungava devrait porter à son compte.

Que nous sommes donc chanceux de ne ressembler en rien aux autres groupes, aux autres nations! Nous savons que le métier d'exploiteur est laid entre tous; Aussi préférons - nous jouer le rôle d'exploités qui, au moins, ne comporte pas de désavantages moraux, s'il garde ses tenants dans la pauvreté et l'insécurité.

Le phénomène des bons prix est une tradition au Québec. Dans le passé, nous avons donné aux étrangers nos forêts et nos métaux. Nous leur exportons aujourd'hui de la houille blanche à vil prix, si l'on considère la dépréciation accélérée du dollar dont la valeur marchande baisse de 25 pour cent par année.

Nos gouvernements qui se succèdent à Québec depuis le début du siècle ont surtout, de toute évidence, pensé à leur caisse électorale quand il s'a-



L'initiative prise par le curé Lapointe de Sainte-Anne de L. P. et les suggestions du professeur Motulsky, commentées ci-après, ont eu des précédents, comme en témoignent ces photos. Elles ont été prises il y a environ un quart de siècle lors d'un pèlerinage historique aux forges Saint-Maurice, sous la direction de ce guide-expert qu'était l'ingénieur P.-E. Piché. Aux étudiants et aux instituteurs s'étaient joints de nombreux Trifluviens. (Photos Prisma)

Quelques réflexions sur

L'enseignement de l'histoire locale

Les lecteurs de notre journal connaissent déjà l'initiative prise par le dynamique curé de la paroisse Sainte-Anne-de-la-Pérade, le chanoine C.-H. Lapointe, de faire revivre l'histoire de cette paroisse au moyen de brochures traitant des sujets les plus divers. Initiative originale, dont ses paroissiens sont ravis, à laquelle ils collaborent par tous les moyens à leur disposition: documents familiaux, entrevues et souvenirs la plupart enre-

gistrés sur ruban, photographies, etc. Les quelques brochures publiées à date ne sont qu'un début; elles seront suivies de plusieurs autres, car l'accueil est très encourageant et enthousiasme les jeunes. Et c'est ici le but que visait surtout le curé Lapointe en prenant cette initiative: inculquer aux étudiants, à toute notre jeunesse, la connaissance et l'amour de l'histoire locale, la connaissance de la vie quotidienne des générations qui précéderont la nôtre.

Soulignons également que le CEGEP de Trois-Rivières a mis au programme de ses émissions éducatives télévisées une série de cours commentés et abondamment illustrés sur l'histoire trifluviennne et mauricienne, et ces cours donnés par Raymond Douville ont été vivement appréciés. Cette intelligente initiative a également été fort appréciée non seulement par les élèves, mais par les auditeurs adultes.

Lundi dernier, le même CEGEP inaugurait une autre série, animée par Mgr Albert Tessier, qui a tenu à préciser au début que lui-même et son prédécesseur comme professeur d'histoire au séminaire St-Joseph, l'abbé Gélinas, ont toujours insisté fortement sur l'enseignement de l'histoire locale, non seulement dans leurs cours, mais en organisant des visites à des endroits historiques. Sans doute y eut-il des exemples du genre dans d'autres maisons d'enseignement. Mais ce ne sont là, malheureusement, que des cas isolés. En général, les professeurs s'en tiennent à l'histoire classique qu'offrent les manuels.

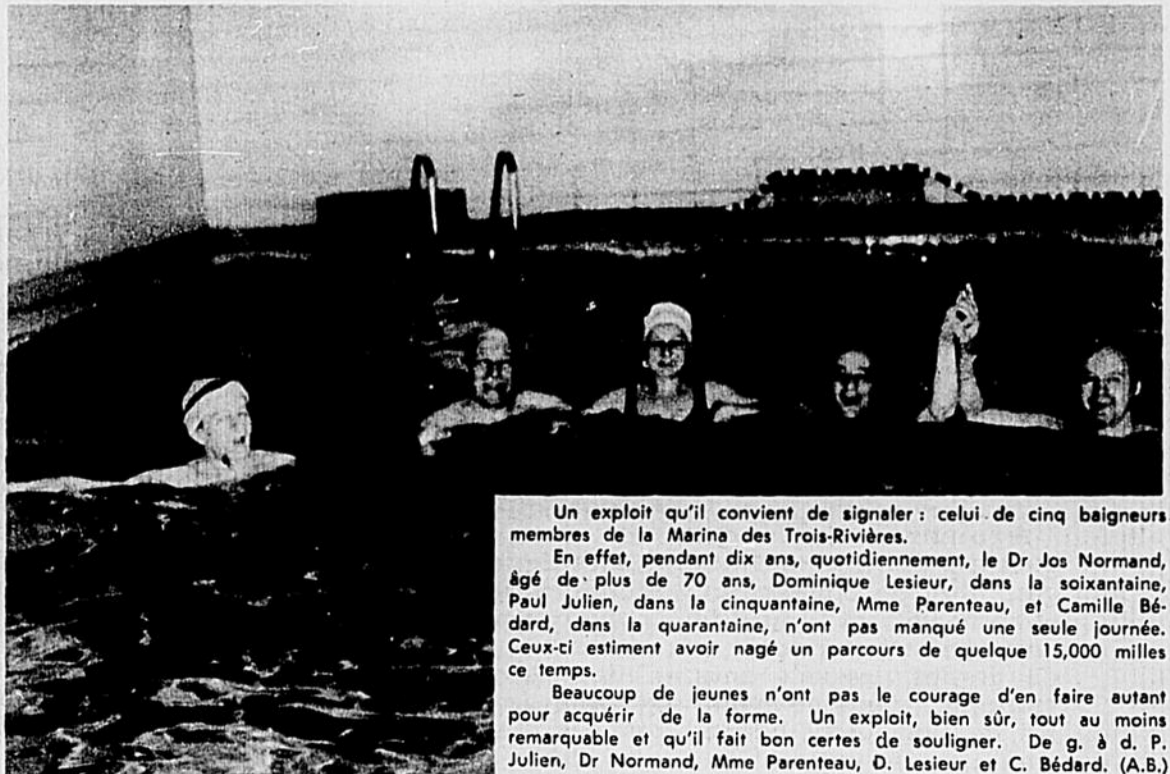
Par hasard, nous puisons dans le dernier numéro de la revue officielle du ministère de l'Éducation, *Éducation-Québec*, un article qui traite précisément de la nécessité pour les professeurs d'inculquer à leurs élèves la connaissance et l'amour de l'histoire locale. L'auteur, Bernard Motulski, confirme — sans peut-être les connaître — les initiatives dont nous venons de parler, en les appliquant à tous les enseignants, à quel que endroit et à quel que niveau qu'ils exercent leur profession. M. Motulski est certainement un professeur de carrière et ses remarques sont fort pertinentes. C'est pourquoi nous croyons utile d'en citer quelques passages caractéristiques, ne serait-ce que pour rendre hommage à ceux des nôtres qui ont innové dans ce domaine.

(Suite à la page 2)

gissait de traiter avec les investisseurs. Voilà pourquoi, malgré d'incalculables richesses, d'incalculables ressources, le Québec reste pauvre et soumis, ce qui ne manque pas de rassurer certains des nôtres. En 1974, nous exportons donc nos matières premières à des prix qui conviendraient peut-être si nous payions encore le gallon d'essence 12 cents et une bagnole neuve de l'année 500 dollars.

Il y a encore chez nous des gens qui pensent calmement qu'on peut changer quelque chose à cette situation sans trop modifier les structures qui l'ont permise. La nature secourable enlève tout sens critique et même toute vision à ceux qui pourraient souffrir trop douloureusement de certains constats.

Clément Marchand



Un exploit qu'il convient de signaler: celui de cinq baigneurs membres de la Marina des Trois-Rivières.

En effet, pendant dix ans, quotidiennement, le Dr Jos Normand, âgé de plus de 70 ans, Dominique Lesieur, dans la soixantaine, Paul Julien, dans la cinquantaine, Mme Parenteau, et Camille Bédard, dans la quarantaine, n'ont pas manqué une seule journée. Ceux-ci estiment avoir nagé un parcours de quelque 15,000 milles ce temps.

Beaucoup de jeunes n'ont pas le courage d'en faire autant pour acquérir de la forme. Un exploit, bien sûr, tout au moins remarquable et qu'il fait bon certes de souligner. De g. à d. P. Julien, Dr Normand, Mme Parenteau, D. Lesieur et C. Bédard. (A.B.)

Notules et commentaires

"Madame de La Peltrie et ses fondations canadiennes"

C'est le titre d'un ouvrage qui vient tout juste d'être publié et qui a pour auteur cet érudit bénédictin de l'Abbaye de Solesmes, en France, Dom Guy Oury, ami sincère et fidèle des Trifluviens, depuis son passage ici il y a déjà deux ans. Il ne cesse depuis de s'intéresser à nous, tant l'ambiance historique de notre ville lui avait plu. Il s'est acquis chez nous des amitiés réelles, et son souvenir est toujours vivace.

L'ouvrage qu'il vient de publier est le fruit de longues et patientes recherches, tant dans les archives françaises que québécoises. Il burine de la grande fondatrice un portrait fidèle, et surtout honnête, car il ne cache pas qu'elle était d'un caractère intransigent que parvenait à tempérer toutefois son grand esprit de charité. C'est le récit d'un historien probe, qui tient à peindre une personne telle qu'elle fut.

Madame de La Peltrie était une grande dame, dans le sens qu'on donnait à ce qualificatif au 17^e siècle. Riche, elle désirait utiliser sa fortune selon ses goûts personnels. Ses héritiers ne cessèrent de la harceler, de lui dresser des procès de tous genres. Ce qui plaît en elle, c'est qu'elle avait un idéal. Par sa volonté ferme et qui ne flancha jamais, elle parvint en partie à le réaliser. Elle s'est intéressée aux Ursulines, aux Hospitalières, à l'oeuvre de Jeanne Mance, à la conversion des Indiens, etc. Quelques détails de sa vie publique sont déjà connus.

Dom Oury nous la fait connaître dans son intimité, dans sa vie de tous les jours, dans ses difficultés familiales, et c'est ce qui rend son ouvrage si original et si précieux. Ce dernier mériterait certes une étude plus approfondie que cette brève notice. Nous avons tenu simplement à souligner ici sa publication, une édition conjointe des Presses de l'Université Laval de Québec et de l'Abbaye Saint-Pierre de Solesmes.

Ajoutons simplement qu'il est d'environ 160 pages, format bibliothèque, et abondamment illustré de documents historiques et de dessins, lesquels nous soupçonnons être de la plume de Dom Oury lui-même. . .

Activités de Dom Oury

L'intérêt de Dom Oury pour notre histoire ne se limite pas à Madame de La Peltrie, à Marie l'Incarnation et aux Ursulines. Il a fourni à diverses sociétés françaises, particulièrement aux Sociétés historiques de la Touraine et de la Marne des travaux inédits et de grand intérêt, en marge de trouvailles dans divers dépôts d'archives, et qui toutes concernent notre histoire.

A la mort du père René Baudry, de la congrégation de Ste-Croix et qui était attaché aux Archives canadiennes de Paris, la Société des Dix a spontanément invité Dom Oury à le remplacer comme son membre correspondant en France.

Pouvait-elle faire meilleur choix? . . .

Oeuvre humanitaire de Jeanne L'-Duguay

Nous lisons chaque semaine avec beaucoup d'intérêt la chronique « A vous du troisième Age » que notre confrère hebdomadaire de Nicolet, *Courrier Sud*, a confiée à madame Jeanne l'Archevêque Duguay. Ce journal ne pouvait trouver collaboratrice plus compétente et nous savons que ses articles hebdomadaires sont fort appréciés.

Les nombreux ouvrages publiés par madame Duguay sont bien connus pour la sincérité de l'inspiration, la simplicité des termes et surtout l'inspiration qu'ils procuraient de la joie de vivre.

Elle cherche encore dans ces articles rédigés à l'intention des gens du troisième âge à diffuser la joie de vivre. Elle a voulu une fois de plus chercher à se rendre utile aux siens, à ses coparoiens, à tous ceux sur qui pèse la solitude.

Femme admirable, dont on ne saurait trop louer le discret dévouement, non seulement dans ses écrits mais par ses actes de charité, tout aussi discrets.

Il fut toute une époque ! . . .

Avec le décès de monsieur Napoléon-E. Godin se ferme une page centenaire de l'histoire de notre ville. Cette page restera à coup sûr une des plus précieuses, des plus animées, des plus riches en événements

de tous genres. Non seulement monsieur Godin a vu progresser Trois-Rivières au cours du dernier siècle, mais il a lui-même contribué largement à son développement et à la maintenir la véritable métropole de la Mauricie.

Mais ce qu'il faut surtout retenir de cette vie toute entière consacrée à sa petite patrie, c'est le symbole qu'il nous laisse: travail incessant, probité, perspicacité, ponctualité. Monsieur Godin fut tout cela au cours de sa vie si intense. Ainsi, et surtout, il fut courageux. Lourdemment éprouvé lors du grand feu de 1908, presque ruiné, il fit face à l'épreuve avec cette calme psychologie où il puisa toujours l'inspiration de son énergie.

Il aura tout vaincu, même la vieillesse. La sienne fut longue, calme et sereine, comme il convenait à un homme de son tempérament et comme il le méritait. Mas hélas! toute vie humaine a une fin. La sienne est terminée sur terre, mais son activité spirituelle se prolonge et se continue par l'intense et fructueux apostolat de ses enfants: Jules, de la compagnie de Jésus, Lucile, Estelle et Thérèse, toutes trois religieuses, et Françoise, épouse de Gilles Garceau.

M. Omer Saint-Louis et Nérée Beauchemin

Le décès survenu il y a quelques jours à Yamachiche de monsieur Omer Saint-Louis, âgé de plus de quatre-vingts ans, nous ramène au souvenir de Nérée Beauchemin, à la fois médecin et poète, comme on sait.

Monsieur Saint-Louis était un parfait gentilhomme, affable, rayonnant de joie, la tête remplie d'anecdotes sur les habitants de son patelin où il avait lui aussi passé sa vie. Il avait bien connu le barde d'Yamachiche, qui était d'ailleurs un de ses fidèles amis. Voici un petit fait bien caractéristique qui nous revient à la mémoire.

Lorsque, le 22 octobre 1950, les membres de la Société d'histoire de Trois-Rivières prirent l'initiative d'apposer une plaque commémorative sur le mur de la maison du poète Beauchemin, monsieur Saint-Louis, qui, si nos souvenirs sont exacts, était maire de la paroisse à l'époque, organisa une réception à la fois simple et symbolique. Ses hôtes furent ravis de l'entendre évoquer les souve-

nirs de l'époque où, lorsque le médecin Beauchemin ne pouvait pour une raison ou pour une autre parvenir à guérir ses patients, c'est monsieur Saint-Louis, directeur d'une maison funéraire, qui en héritait! Et chaque soir, le vieux médecin allait se recueillir sur la tombe, comme s'il éprouvait des remords. . . C'était surtout des regrets qu'il ressentait, au départ d'un de ses chers paroissiens, auquel il fut toute sa vie si profondément attaché.

Madame Laurent Paradis

Une autre perte pour la société trifluviennne que le décès récent de madame Laurent Paradis, épouse de l'ancien maire de Trois-Rivières. On se souviendra longtemps quel tact, quelle amabilité, quel charme étaient les siens quand, au côté de son mari, elle avait à présider des événements de tous genres, particulièrement

lors de la visite de la Reine Elizabeth et d'autres dignitaires que notre ville recevait officiellement. La générosité du maire Paradis en de telles circonstances est encore dans la mémoire de tous les Trifluviens, et la présence de son épouse en toutes ces occasions a certainement contribué beaucoup à maintenir à notre ville sa réputation d'hospitalité bien connue.

Aucun visiteur ne partait sans dire d'eux: « Quel accueillant sourire! Hommage bien mérité, et longtemps on répétera que ce fut une belle époque, bien dans la tradition trifluviennne.

M. Laurent Paradis fut toujours un fidèle ami du personnel de notre journal, et nos relations furent toujours cordiales. Qu'il veuille bien accepter ici l'expression sincère de notre sympathie à l'occasion du départ de la fidèle compagne de sa vie.

VILLERAY.

L'enseignement de l'histoire locale...

(Suite de la page 1)

« A côté de l'Histoire avec un grand "H", l'histoire locale mérite de retenir l'attention des pédagogues. La plus grande facilité de la rattacher au vécu pour l'enfant, la possibilité de trouver sur place des matériaux de travail et de nombreuses autres facteurs contribuent à faire de l'histoire locale un moyen privilégié d'introduire la notion d'histoire à différents niveaux d'enseignement. . . .

« . . . L'histoire locale permet de connaître la vie d'une communauté durant une période de temps assez brève. Il est souvent facile de faire le lien avec la réalité actuelle de la communauté, dont les problèmes peuvent constituer un point de départ d'une étude historique. L'âme, l'esprit, l'essence même de la collectivité peuvent se révéler à travers une telle recherche. . . .

« . . . Rejoignant une tendance générale de l'enseignement de nos jours, le projet de recherche en histoire locale de l'enseignement de nos jours, le projet de recherche en histoire locale veut remplacer un contenu rigide et universel par une méthode particulière et variable. Tout en respectant la

science historique, le professeur définit la méthode ou le sujet, guide l'élève dans une certaine direction et lui laisse le maximum de liberté dans l'exécution des travaux. Il devient alors plus important, pour l'élève, d'apprendre à apprendre que d'acquiescer un bagage de connaissance.

« En histoire locale, il est moins important de passer à travers toute une époque que d'aller au fond d'un point bien précis. . . .

« . . . Les avantages de l'histoire locale sont doubles: en plus d'un éveil de l'esprit à l'histoire et à ses méthodes, à une meilleure compréhension des événements, le travail sur la collectivité dont il est issu permet de la mieux connaître, de la replacer dans un contexte socio-économique et culturel. L'élève peut davantage saisir la notion d'option ou de mobile pour expliquer un acte, lorsqu'il peut se fonder sur une réalité palpable pour lui. Faire de l'histoire locale, c'est se confronter avec un mode de pensée et des valeurs différentes, c'est s'ouvrir à une meilleure connaissance de son environnement et, éventuellement, si l'intérêt persiste à un approfondissement historique. . . . »

L'ESPRIT DE COUBERTIN

L'esprit de Coubertin a été trahi. Lui qui voulait rapprocher les hommes par le truchement des jeux olympiques! Aujourd'hui, par ce moyen, on les divise, on les oppose. Les olympiades sont devenues prétexte à de l'ostentation. Elles sont l'occasion d'une surenchère entre les pays.

Ce n'est donc plus la fraternisation rêvée mais l'inévitable étalage de l'orgueil raciste, l'apothéose de la puissance matérielle, la négation prétentieuse de l'esprit.

Le rêve de Coubertin est bien mort, et ce n'est pas à Montréal, en 1976, qu'on va le ressusciter.

C. M.

pour le bien public

Création et créativité

Chaque époque insère des mots nouveaux dans le dictionnaire. Le mot « créativité » est un de ceux-là; je le trouve dans l'édition 1973 du Petit Larousse. Pourtant si ce mot a été adopté officiellement, il a le don de m'agacer, car il revient trop souvent et à toutes les sauces.

Tout le monde, semble-t-il, doit faire preuve de « créativité ». Déjà, à la Maternelle, les instituteurs ont reçu la consigne de susciter la « créativité » des petits, pendant les périodes de dessin par exemple. Puis, dans les années suivantes, pendant les cours de français, il faut se garder de ne pas étouffer la « créativité » des enfants et laisser libre cours à leur inspiration naturelle. . . , etc.

L'école des Beaux-Arts, comme il se doit, renchérit encore et les fils à papa ainsi que les nombreux cancrs qui sont la plaie de ce noble établissement, se gargarisent de ce mot qui leur donne l'impression d'être des petits génies. . .

De nos jours, quantité de peintres, d'écrivains de musiciens, de couturiers, de coiffeurs, etc, se réclament de leur « créativité ».

Pourtant il ne faut pas oublier que ce mot est dérivé de « création » qui signifie au sens propre: faire quelque chose à partir de rien.

Je sais bien que nombre de nos contemporains ont la prétention de tout innover et de faire table rase du passé.

Mais, parmi nos écrivains actuels par exemple, lequel pourrait prétendre égaler le grand La Fontaine? Pourtant le génial fabuliste du 17ème siècle n'a fait que de reprendre à sa manière les fables d'Esopé...

Dans ses toiles polynésiennes si célèbres, Gauguin ne s'est-il pas inspiré de la

technique des aplats japonais? Et le Picasso des dernières années ne reprenait-il pas les tableaux de ses prédécesseurs pour les disséquer et les interpréter à sa façon?

Que l'on puise son inspiration dans la nature, dans l'antiquité ou dans son subconscient, on réalise une oeuvre à partir de quelque chose qui existe déjà.

Le sens figuré est donc le seul qui convient au mot de « création » lorsqu'il s'agit de l'homme.

Le Moyen-Age qui a produit les cathédrales était plus modeste que notre époque. En ce temps-là, on se disait *artisan* et non pas *artiste*. L'homme du 12ème siècle était croyant et connaissait sa propre dimension devant Dieu, son Créateur, alors que l'homme du 20ème siècle a perdu le respect pour la création.

Au-delà du snobisme et de la mode, l'abus du mot « créativité » ne correspond-il pas à quelque chose de plus grave? Ne traduit-il pas la mentalité de beaucoup de nos contemporains qui, consciemment ou non, prônent le culte de l'homme au détriment du culte de Dieu?

Il est urgent de nous remettre à notre vraie place: celle de l'homme, créature aux grandes possibilités, mais cependant bien limitées par rapport à la puissance infinie de l'Unique Créateur.

Pour ma part, je me garderai bien d'employer le mot « créativité », même s'il est autorisé par le Larousse. Commençons par être — ou par former — de bons artisans et peut-être sortira-t-il de nos rangs, un jour, plus d'artistes véritables.

L'OBSERVATRICE

(Janvier 1974).

Parlons de l'augmentation du prix de la bière

Saviez-vous que la région mauricienne est une des plus favorisées? Mais attention, nous parlons ici du prix de la bière.

Nous apprenons cependant qu'une hausse affecterait le consommateur de ce délectable rafraîchissement à cause d'une augmentation imposée par les brasseries elles-mêmes, portant ainsi le coût d'une caisse à \$0.25 de majoration. Un directeur-général confiait aux journalistes qu'il fallait prévoir les conséquences d'une convention collective présentement en négociation et que les augmentations prévues ne serviraient qu'à couvrir les coûts généraux que la compagnie a dû supporter depuis quelques mois.

Chez nous, les répercussions se sont vite faites sentir: l'Association des taverniers et les propriétaires de brasseries du Trois-Rivières métropolitain ont décidé d'augmenter de \$0.05 le prix d'une bouteille, grosse ou petite; la bière en fût vendue au verre passera de \$0.02¼ l'once à \$0.03 pour une même quantité. Selon eux, une nouvelle hausse des fabricants devrait être annoncée dans un avenir assez rapproché mais ils ajoutent que tout probablement ils devront eux seuls absorber cette dernière.

Pour sa part, l'association des détaillants en alimentation, possédant le fameux permis de vente, s'est réunie, afin de savoir s'il était possible d'uniformiser les prix. Les trente participants sont parvenus à une entente. La caisse de 24 petites se vendra \$4.75; celle de 12, de même format, \$2.75, celle de grosses, \$4.75 et les petites canettes de 12 se vendront 3.10. Le président nous a confié que la discrétion était laissée aux détaillants pour les frais de service qui majoreront encore le prix.

En troisième lieu, mentionnons une autre catégorie qui regroupe les propriétaires de clubs. Ceux-ci ne possèdent pas d'association et chacun agira comme il l'entend selon la clientèle et le standing.

Devant ces décisions qui ne relèvent pas d'une démocratie notoire (notre système, ses faiblesses), nous nous demandons maintenant si ce précieux liquide connaîtra une hausse de prix comme celle du pétrole. Croisons les doigts et souhaitons que le champagne du pauvre ne devienne pas celui du riche.

G. H.

L'Herbier de chair

(Extraits)

LA MASSETTE
(La quenouille)

Es-tu la quenouille d'Hélène
—« . . . au soir, à la chandelle. . . » —
que chanta le divin Ronsard?

Je te revois enrubannée
au long des fossés et des mares
que peuplent les geais babillards
et les insectes patineurs.

J'entends les soupirs étouffés
des belles délaissées
par les Hectors et les Ulysses,
les croisés aux lourdes pelisses
partis en guerre on ne sait où.

Reviendront-ils? O ma soeur Anne,
n'entends-tu pas le lourd galop
le long de la route poudreuse?

Filons, filons, ô ma quenouille,
pour que, lorsqu'il me reviendra,
il sache bien que j'ai gardé
en mon coeur son dernier baiser.

L'ÉPIGÉE RAMPANTE
(La fleur de mai)

Elle éponge
un sang dilué
du rouge au rose.
Elle sonne
l'hallali joyeux
de la prime embaumée.
Son musc est à la fois
discret et passionné,
trop retenu pour m'exprimer,
trop audacieux pour me calmer.

LA CAMPANULE

Je t'ai plantée en mon jardin
un soir que j'avais recueilli
dans un terrain vague ta tige
accostée de lanternes bleues
taillées dans un papier si fin
qu'un souffle échappé de ma bouche
l'aurait déchirée en lambeaux.

Finies les lanternes chinoises
qu'on suspendait les soirs de fête
au-dessus des couples dansants.

J'évoque plutôt les campanes
qui tintaient pour les angelus
à l'heure indécise où s'éveille
et se rendort le vieux village.
O Village de mon enfance,
où j'ai tant ballé, tant frémi
aux soubresauts de mon coeur las,
tu l'entendras le bronze lourd,
gémir mon glas.

HERVÉ BIRON

UN PONTIFE CANADIEN: HÉLIODORE FORTIN



Monument funéraire du pontife canadien Héliodore Fortin au cimetière Pantin, à Paris. Le médaillon est d'un grand sculpteur russe Nicolas Kalmakoff dont on vient de découvrir l'oeuvre puissamment chimérique et originale.



UNE ENTREVUE EXCLUSIVE D'ARMAND YON
membre de la Société des Dix

—R. Le *Catéchisme* du Résurrectoir était bien fait, bien présenté, par demandes et par réponses. Mais il ne comportait pas de doctrine originale : l'ensemble était nettement d'inspiration théosophique, avec encore beaucoup de traits chrétiens, voire catholiques. Mais le Résurrectoir admettait la métempsycose en vertu de laquelle les âmes, transmises, passent avec le temps d'un homme ou d'une femme à un autre: on ne meurt pas, on se transmue ! Et Héliodore dans une interview, rappelait qu'on peut même, un jour, devenir Dieu en personne ! C'est pourquoi il qualifiait son culte de « diviniste » . . .

—Q. Etait-il gêné dans ses mouvements ?

—R. Oui, certes, et beaucoup. . . Vous savez que, tout jeune, dans un accident, il avait perdu la main droite entière, et tout de la main gauche sauf le pouce et la première phalange de l'index. Or ces deux doigts étaient devenus, paraît-il, d'une singulière agilité. Au bras droit, il portait une espèce de crochet. Dans les restaurants, il demandait qu'on lui servît sa viande coupée.

—Q. Maintenant, M. Yon, parlez-moi de la doctrine « diviniste » .

—Q. Cependant, Fortin ne s'est-il pas révélé original, et n'a-t-il pas agi en précurseur de l'œcuménisme, admettant dans son temple tous les cultes ?

Si Louis Fréchette avait eu un continuateur, celui-ci eût certainement inscrit au nombre des *Originaux et détraqués* cet Héliodore Fortin, dont la carrière farfelue ne nous est connue que depuis peu.

C'est l'un des membres de la Société historique des Dix, M. Armand Yon, qui, dans leur *Cahier* de 1966, nous a révélé l'odyssée peu banale de ce Beauceron. . . Nous

—R. En effet, et je puis dire que, cette fois, j'ai été merveilleusement secondé, alors que si souvent le chercheur fait buisson creux ! J'avais déjà le livre si sincère de Marguerite (ou Daisy) Constantin, soeur de Maurice Constantin-Weyer, sur leur séjour au Manitoba: elle me l'avait dédié et envoyé de Nice avec tout un dossier sur le *Résurrectoir*. Elle était morte depuis 1958, mais je pus me renseigner auprès de sa nièce qui habite Paris. Ici même, à Montréal, j'eus l'incalculable chance de rencontrer un frère encore vivant d'Héliodore, — l'aîné des dix enfants, âgé de 84 ans.

Mais, avant d'écrire, je voulais connaître le milieu, l'ambiance où notre héros avait vécu ses jeunes années, et j'allai passer une semaine à Beauceville. Là, je pus interroger nombre de personnes — dont un notaire — qui l'avaient bien connu. . . Et j'ajouterai ce détail que, fidèle à offrir plus tard à ces témoins des exemplaires dédiés de mon travail, je ne reçus d'aucun d'eux le moindre remerciement, — pas même un accusé de réception ! Etait-ce qu'on restait confondu — voire scandalisé — que la paisible Beauce eût pu accueillir d'un tel phénomène ?

Disons aussi que la plupart des détails recueillis me montrèrent du même coup l'avert et le revers de la médaille, de sorte que je pus me croire vraiment favorisé.

—Q. Avez-vous connu personnellement le grand Héliodore ?

R. Non, et je le regrette. Mais je l'ai vu à Paris une fois, lors d'une réception de madame Roy, femme de notre haut commissaire. Ce

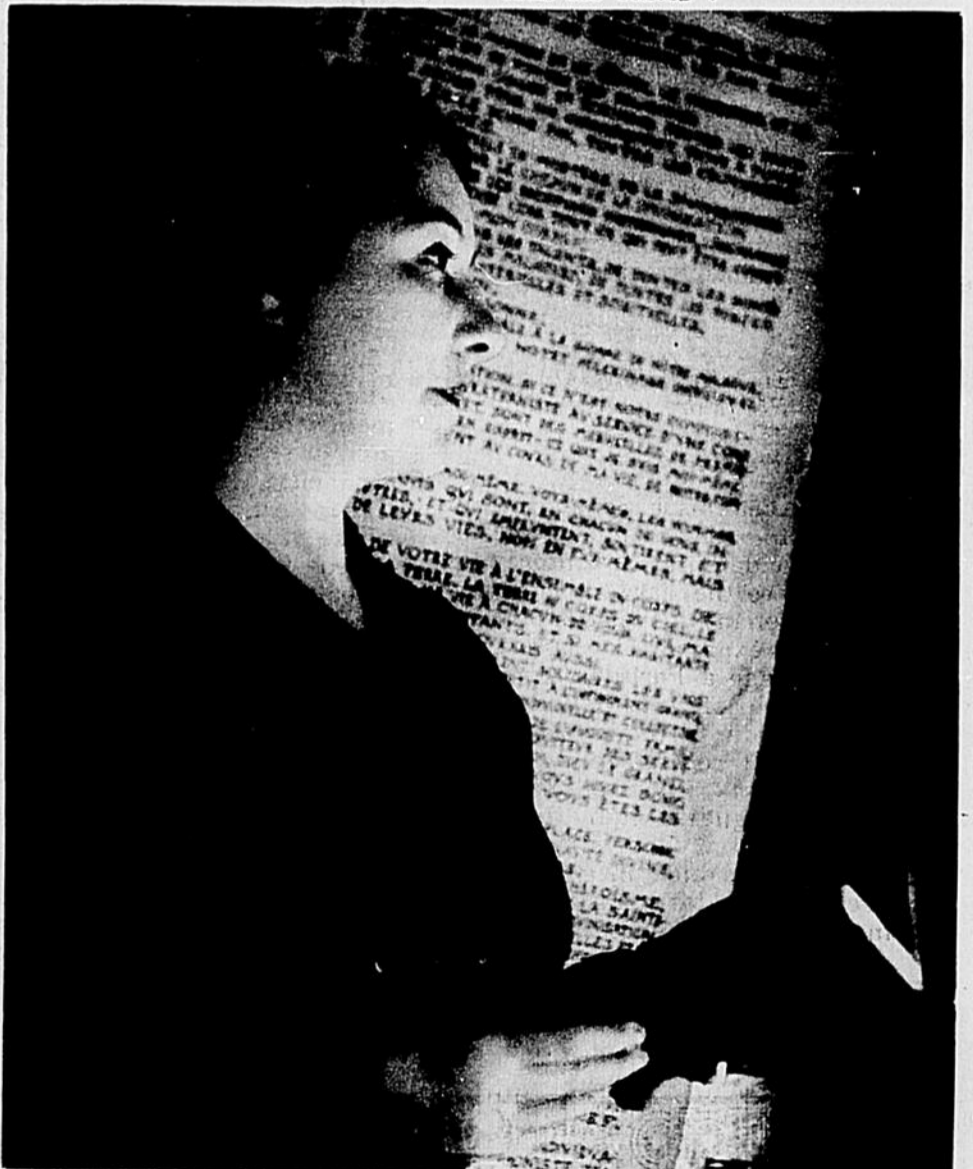


avons pensé que, limité à quelque trente pages et s'adressant surtout à un public d'érudits, l'auteur n'avait pas épuisé le sujet. Et nous avons sollicité de lui une interview, à laquelle il s'est prêté de bonne grâce. Qu'on en juge. . .

—Q. Comment, monsieur Yon, avez-vous été amené à traiter un tel sujet ?

—R. Invité, en 1966, à succéder à Mgr Maurault, qui occupait le fauteuil no 6 de notre Société, je dus prévoir un article à paraître dans notre prochain *Cahier*. En faisant l'inventaire de documents amassés à Paris (avant 1965), je constatai que j'avais suffisamment de notes pour une monographie de notre Fortin.

—Q. Mais vous avez voulu enrichir encore votre bibliographie sur place ?



Daisy-Marguerite Constantin devant une page agrandie de la Bible « diviniste » imprimée à grands frais à Paris par les fidèles de la nouvelle religion. Daisy était la soeur du romancier Maurice Constantin-Weyer (Prix Goncourt), Elle devint la compagne du grand Héliodore.

—R. Oecuménisme ! encore faut-il s'entendre sur le sens de ce mot... Héliodore, il est vrai, avait dressé le long des murs de son « temple » (en réalité l'arrière-boutique de sa librairie) douze autels consacrés à douze vices-dieux (sic!) où le Christ figurait en compagnie de Bêl, Mithra, Osiris, et même de l'hypothétique Mammon ! Grâce au pinceau fantastique du peintre Nicolas Kalmakoff, chaque autel était surmonté d'un tableau hoffmanesque représentant le titulaire. La cheminée, au centre, s'ornait du soi-disant portrait de Dieu le Grand.

Cette disposition, de la part de Fortin, dénotait un vrai souci d'éclectisme, mais n'avait rien de commun avec l'oecuménisme d'aujourd'hui, par lequel l'Eglise cherche à rapprocher, à grouper les cultes chrétiens et même simplement monothéistes, comme le judaïsme et l'islamisme.

—Q. Et la liturgie ?

—R. Elle consistait en quelques cérémonies qui avaient lieu de temps à autre, généralement les jeudis. C'était, naturellement, Héliodore qui officiait. Comme ces bonnes dames qui, au cours du XIXe siècle, s'évertuèrent à fonder des mini-communautés locales, il n'eût pas souffert que le pontife de l'oeuvre fût un autre que lui ! Les prières qu'il récitait à cette occasion ressemblaient beaucoup à celles de la messe catholique. Pour l'offrande, il se servait d'un calice qui est encore conservé dans la famille.

—Q. Le Grand Résurrecteur possédait-il de nombreuses ouailles ?

—R. Leur nombre était forcément limité. Il y avait des fervents, des fanatiques, des fidèles, comme le peintre Kalmakoff, auteur de la maquette du superbe monument qui s'élève au cimetière de Pantin. La plupart étaient des curieux ou des clients de la petite librairie, sise rue Joseph-Dijon, au pied de la Butte. Les plus assidus devaient être les indigents, les assistés que l'oeuvre aidait de ses deniers: ils avaient besoin de se faire voir, pour n'être pas oubliés.

—Q. En effet, dans votre article sur Héliodore, vous avez beaucoup insisté sur le côté charitable du Résurrecteur ?

—R. Avec raison. Sa devise était: « Je donne tout ce que je reçois », et ses fondateurs s'y conformaient à la lettre, ne gardant rien pour eux et menant une vie des plus austères. Un exemple, en passant: lors d'un voyage à Paris, le frère aîné avait voulu offrir à Héliodore une bouteille du meilleur whisky canadien. Il refusa, en demandant plutôt le prix, « pour ses pauvres ». C'est Marguerite qui tenait la caisse, ce dont le mystique Héliodore eût été bien incapable. Les nécessiteux, les sans-travail ne manquaient pas, en ces années qui suivirent la première Guerre mondiale. Et puis, il y avait les filles-

mères, les enfants abandonnés, alors que l'assistance sociale ne fonctionnait pas à plein rendement. Au dire de Montmartrois qui les connurent, aucun secours n'était jamais refusé. C'était évidemment ce qui attirait surtout au « temple » bon nombre de fidèles, par ailleurs indifférents aux gestes liturgiques et aux incantations du Grand Résurrecteur. Devenus adultes, des hommes du quartier se



Nicolas Kalmakoff. Autoportrait.

rappelaient que « le Canadien », alors qu'ils étaient enfants, leur avait distribué des bonbons dans le petit square voisin de l'église Notre-Dame de Clignancourt.

—Q. Mais ni Héliodore ni sa Daisy n'avaient d'emploi rémunéré: d'où tenaient-ils leurs ressources ?

—R. Héliodore était évidemment loin de sa famille, mais celle-ci devait bien, à cause de son infirmité, le pourvoir de quelques subsides. Celle de Marguerite était influente et possédait des relations. On lui donnait volontiers, tout en désapprouvant son genre de vie. Et puis, des secours fréquents émanaient de Montmartre même: l'entraide était généreuse. On citait même le cas de jeunes élèves qui se privaient de friandises pour avantager des camarades moins favorisés.

—Q. Et cela devait durer ?

—R. Plusieurs années. Héliodore dut arriver à Paris en 1924. Deux ans plus tard, il fondait son Resurrectoir, qui semble avoir bien fonctionné jusqu'en 1933. Cette année-là, Fortin tomba malade. Au début de 1934, il dut s'aliter, inlassablement soigné par sa compagne. Il expira le 8 juin. Après sa mort, Marguerite tenta d'« officier » elle-même; mais elle se trouva bientôt aux prises avec maints problèmes financiers, et puis ce fut la Guerre. Cependant, la charité de la veuve ne se ralentit jamais: quand elle décéda à Nice, en mai 1958, elle dirigeait encore une oeuvre pour enfants: le Nid familial.

—Q. L'illustre Héliodore ne se serait-il pas converti à son lit de mort ?

—R. Converti? il faut s'entendre: comme sa campagne, il avait reçu dans sa famille une formation nettement catholique. Cela ne s'oublie pas, au moment suprême. Mais, plutôt que de recourir au clergé paroissial, ils firent venir un de leurs amis, curé dans la Meuse. Celui-ci s'entretint longuement a-



Marguerite ou Daisy Constantin à son bureau. Elle avait du chic et de la décision. Celle qui devait devenir l'égérie du Beauceron appartenait à une famille de grands bourgeois. Les Constantin prétendaient descendre des anciens rois de Byzance.

vec Héliodore, puis écrivit aux Fortin du Canada pour les rassurer. Il ne prenait pas au sérieux ce qu'il appelait la « philosophie » ou le « système » du Résurrecteur, le regardant plutôt comme une aimable utopie!

—Q. N'importe! l'histoire de ce Canadien transplanté à Paris, où il fonde un culte bizarre, est bien étrange. Comment l'expliquer ?

—R. Etrange, oui, unique si vous voulez, mais explicable, après tout. Sans recourir au charabia pseudo-scientifique de nos psychiatres, je dirai que, né avec un coeur généreux, enthousiaste, le jeune Fortin s'était vu sérieusement handicapé par sa terrible infirmité. Et pourtant, il voulait faire quelque chose, devenir quelqu'un, de préférence dans ce monde religieux qui passionnait encore nos populations. Sa rencontre, dans l'Ouest canadien, avec Daisy Constantin lui avait rendu la paix du coeur. Tous deux s'étaient vite découverts une commune pitié devant les maux de l'humanité. . . Avant de rejoindre son amie en France, Fortin avait pu satisfaire son appétit boulimique de lectures et élaborer une esquisse de système qu'il mit tranquillement en pratique, tandis que Marguerite se chargeait de la partie charitable de l'oeuvre.

—Q. Et ils s'entendaient bien ?

—R. Oui, c'est là encore un sujet d'étonnement, car ils avaient

l'un comme l'autre un caractère entier, un tempérament vif. . . Ces deux montagnes, cependant, ne durent pas se rencontrer !

Q. Ils vécurent donc ensemble sans vouloir se marier ?

—R. Eh oui ! et pourtant, ils auraient pu se marier civilement sans difficulté, puisque Marguerite avait obtenu régulièrement son divorce d'avec Raoul de Villario. Mais ils disaient que nul lien extérieur ne serait jamais aussi solide que leur amour réciproque.



L'abbé Armand Yon, historien, membre de la Société des Dix. C'est à Paris où il vécut longtemps qu'il découvrit le cas peu banal dont il est question dans l'entrevue.

C'était une situation irrégulière, qui déplaisait infiniment aux deux familles : mais, qu'y faire ? . . . Il faut espérer cependant qu'il leur a été beaucoup pardonné, comme il a été promis déjà à ceux qui ont beaucoup aimé !

(Propos recueillis par Henri BLOUIN)



Afin de devenir en aide à l'Ecole des Sports, du Cap, on a décidé d'organiser un grand gala-mode qui aura lieu le 3 mars prochain au Centre des Rivières. Les bénéficiaires iront à cette école qui dispense bénévolement une éducation sportive à des centaines de jeunes. C'est ce que nous annoncions les principaux responsables de l'organisation. (photo) le Dr André Trahan, dir. gén. Raymond D'André, nouveau gérant du centre Les Rivières et le Dr André Aubry, président de l'Ecole des Sports. (A.B.)

minFoto TIRAGE: 44e VENDREDI 1 février, 1974
27 Séries émises — 90,000 chacune
Possibilité de:
14001- 27 GAGNANTS DE \$5000.
4001- 216 GAGNANTS DE \$ 500.
001- 2187 GAGNANTS DE \$ 100.

inter:loto
LE PREMIER NUMÉRO COMPLET 1 5 3 4 1 7 9 GAGNE \$125,000.
12 BILLETS SE TERMINANT PAR 3 4 1 7 9 GAGNENT \$5,000.
116 BILLETS SE TERMINANT PAR 4 1 7 9 GAGNENT \$1,000.
1119 BILLETS SE TERMINANT PAR 1 7 9 GAGNENT \$250.

TIRAGE: 1er février, 1974
1,227,951 BILLETS VENDUS
3,698 GAGNANTS \$797,950. EN PRIX

Le deuxième numéro complet 1 7 6 8 3 5 2 gagne \$50,000.	Le troisième numéro complet 2 5 5 0 9 2 7 gagne \$25,000.
12 billets se terminant par 6 8 3 5 2 gagnent \$500.	11 billets se terminant par 5 0 9 2 7 gagnent \$500.
116 billets se terminant par 8 3 5 2 gagnent \$100.	92 billets se terminant par 0 9 2 7 gagnent \$100.
1109 billets se terminant par 3 5 2 gagnent \$50.	1109 billets se terminant par 9 2 7 gagnent \$50.

en quelques mots

par
Maurice Huot

Le prix des choses

Sous le prétexte de l'inflation il y a des gens dans le commerce, l'industrie, les services, qui s'autorisent de réclamer n'importe quel prix du consommateur.

Qu'il s'agisse de choses de luxe ou de nécessités, les prix qu'on exige et qu'on paie, sont la plupart du temps injustifiés et proprement injustifiables. Il serait temps de ramener à la raison tous ceux qui, sans vergogne, mettent les prix aussi haut qu'ils le peuvent sous les éternels prétextes qu'ils ont des frais plus considérables, que la main d'oeuvre n'a pas de limites dans ces réclamations, que les impôts sont très lourds, etc, etc.

Puisque nos gouvernements hésitent à appliquer de façon adéquate le contrôle des prix, il reste à la population d'agir en conséquence. Elle peut échapper partiellement à l'écœurement. Comment? Tout simplement en s'abstenant d'acheter ou en diminuant volontairement ses achats, et cela dans tous les domaines.

On a beaucoup parlé de bénévolat pour conserver l'énergie dans l'actuelle crise du pétrole. Il est temps de parler de sévères restrictions des dépenses justement pour ne pas donner prise à une inflation qui n'est pas l'unique fait de l'offre et de la demande, de la rareté des produits, mais de l'esprit de lucre un peu trop répandu dans notre société. Si c'est trop cher et qu'on puisse s'en passer laissons nombre de produits sur les tablettes et derrière les vitrines des magasins. Refusons les services professionnels ou autres de ceux qui abusent. Si des mouvements d'envie et de solidarité prenaient place parmi les consommateurs, on aurait tôt fait de faire baisser les prix. Mais non, on paie naïvement n'importe quel prix pour n'importe quoi depuis la miche de pain jusqu'au billet de concert, en passant par l'huile à

chauffage, l'essence pour l'auto, le loyer pour un taudis.

Sur le plan individuel, il faut faire effort pour relever le défi de l'inflation. Ce jeu à la longue peut devenir très intéressant. Il s'agit de tenter de vivre avec le minimum de besoins. Il s'agit de ne pas céder à la publicité qui nous assaille de toutes parts. Il s'agit dans maints cas de mettre un frein au gaspillage, à une foule de faux besoins. Si tout le monde s'y mettait, on verrait les prix diminuer.

Un honneur pour le Canada

L'entrée à l'Académie Goncourt de Roger Lemelin, comme représentant ou correspondant Canadien, est un honneur qui réjouit tous les Canadiens français, car Lemelin est un de ceux qui ont le plus fait pour la littérature de chez nous, une littérature qui va droit au coeur du peuple, qui vibre avec lui, mais sans l'avilir.

Dans un style qui rend la vie de façon pittoresque avec une sensibilité parfois exquise. Comme les frères Goncourt, Lemelin a dénoté dans ses oeuvres un don de l'observation bien propre à en faire un de nos meilleurs conteurs.

Edmond-Louis-Antoine et Jules-Alfred Huot de Goncourt n'ont jamais eu selon leurs biographes d'autres soucis que celui de l'Art. Ils formèrent un célèbre tandem littéraire qui piocha des oeuvres d'histoire et de critique qui enchantèrent leurs contemporains et qu'on aurait sans doute profit à lire encore aujourd'hui, notamment *l'Histoire de la société française pendant la Révolution; Portraits intimes du XVIIIe siècle; L'Art du XVIIe siècle; La femme au XVIIe siècle.*

Les origines de l'Académie Goncourt remontent aux réunions du dimanche d'un petit

cénacle de fidèles et d'amis autour d'Edmond de Goncourt. C'est dans le grenier de son hôtel d'Auteuil que l'idée de fonder une Académie de dix membres naquit. Dans son testament Edmond de Goncourt créa cette académie libre et dota chaque membre d'une rente de quelque 6000 francs.

Les Goncourt sont toujours dix, tous Français. Mais, à la suggestion de l'un des leurs, Hervé Bazin, ils ont décidé de s'adjoindre des membres ou des correspondants étrangers. Roger Lemelin représente le meilleur choix pour ce qui est du Canada-français.

Artistes québécois

Au Québec depuis l'expansion du cinéma, de la TV, de la radio, du théâtre on fabrique plus d'artistes et on en brûle tout autant. Aujourd'hui grâce aux journaux, à potins, à la réclame électronique on fabrique un ou une artiste ou pseudo-artiste du jour au lendemain. Le moindre serineur se voit accepter s'il y a de la jeunesse et un joli museau. Il suffit par exemple pour une petite jouvencelle d'avoir décroché un petit bout de rôle dans un film où tout ce qu'on a exigé d'elle, c'est qu'elle dégraffe sa brassière et hop, elle est lancée.

Combien de chanteurs sans voix, et sans études, simples gratteurs de guitares on a montés aux nues. Un peu dans tous les secteurs de l'Art en musique, en peinture, en littérature — on a aussi produit des vedettes en moins de temps qu'il n'en faut pour crier ciseau.

Certains de ces artistes avaient de l'étoffe et ont travaillé; ces chanteurs, écrivains, peintres ont réussi, mais pour beaucoup d'autres c'est une pitié de les voir chercher du travail parce qu'un jour on leur a reconnu un peu de talent et que, mal préparés et avides de succès faciles, ils ont cru que c'était arrivé ou

que cela allait arriver sous peu.

Autrefois, les véritables artistes mettaient plus de temps à percer et ils avaient souvent infiniment plus de préparation pour oser se présenter sur une scène, dans une galerie d'Art, ou aux vitrines d'un libraire. Aujourd'hui on veut le succès instantané. C'est assez triste.

Une autre remarque qu'on pourrait faire au sujet des pseudo-artistes ou vedettes c'est qu'elles s'exposent en public trop souvent et trop longtemps. On s'en lasse et on ne leur donne pas le temps de se renouveler. On les brûle littéralement. On les voit partout et même dans les réclames commerciales. Surtout quand c'est payant, mais personne ne peut donner le maximum quand il produit en quantité. La qualité en souffre.

Un journal

Ecrire un journal est le fait de plusieurs. Les uns le font, surtout les écrivains de profession dans le lointain espoir qu'un jour cela ajoutera un fleuron à leur gloire. D'autres le tiennent pour rendre compte au jour le jour de ce qu'ils font et de ce que fait leur entourage immédiat. Plus tard le journal intime, franc et sincère, constitue l'histoire intime de l'auteur. Du moins une série de références à un passé qui, dans la notation quotidienne même brève, même humble et pragmatique, se perdrait dans la brume de la mémoire défaillante.

Tenir son journal est un exercice qui peut être très profitable. Parfois des gens décident de le faire mais, faute de temps et parfois de persévérance, ils abandonnent. Certains se reprennent pourtant, si d'autres n'y reviennent plus. Au début de l'année il est encore temps de se décider à en écrire un. On ne sait jamais à quoi ce peut être utile, ne serait-ce que pour préciser où on était à telle date et à telle heure.



C'était toujours, un exploit, à l'époque, d'être le premier navire à parvenir au Port de Trois-Rivières afin d'y recevoir la canne à pommeau d'or, symbole alors très recherché. Aujourd'hui, les temps ont bien changé, car la navigation sur le fleuve se poursuit pratiquement douze mois par année. Cette année, on a pourtant remis un magnifique jeu de déchees fait par les artistes trifluviens Plamondon et Beaudoin au Capitaine D. Volbuev du navire russe "Novosibirsk".
 Sur cette photo, outre ce dernier, on peut reconnaître MM. Plamondon, G. Beaudoin, André Garneau, des relations extérieures du Port de Trois-Rivières, le gérant M. Théophile Lauzon, et le maire Gilles Beaudoin. (A. B.)

la plus importante société de fiducie
canadienne-française

**TRUST GÉNÉRAL
DU CANADA**

SERVICES FIDUCIAIRES COMPLETS

Edifice Place Royale, Trois-Rivières
Tél.: 378-4875

HUILE À CHAUFFAGE

ALBERT H. LACHARITÉ INC.

NOUS ASSURONS VOTRE CONFORT.

24 HEURES PAR JOUR.

TEL 374 4615
TROIS RIVIÈRES

2620 rue Notre-Dame T.R.

LUNETTES 378-6631

Nicole M. Leclerc

OPTICIEN D'ORDONNANCES
(Face à Pascal)

Centre d'Achats Trois-Rivières-Ouest 4424, boul. Royal

PLACE DU CENTRE
950 Royale, coin Laviolette

Appartement de grand luxe — bureaux très moderne — vue magnifique — 3 ascenseurs — piscine intérieure et saunas — stationnement intérieur — salle de jeux et réception — bureaux climatisés — service de conciergerie. APPARTEMENTS: 2-3-4-5-6 PIÈCES A COMPTER DE \$145.00 PAR MOIS Location immédiate pour appartement et bureaux.

OCCUPATION A PARTIR DU 1er MAI 1974

Bureau renseignements et location:
378-3332

Centre Commercial Les Rivières

COLLÈGE LAFLECHE

UN COLLÈGE QUI MÈNE À L'UNIVERSITÉ

- Collège reconnu d'intérêt public
- Collège mixte (résidence pour jeunes filles seulement)
- Collège d'éducation chrétienne
- Collège qui mène à l'université
 - SCIENCES PURES
 - SCIENCES DE LA SANTÉ
 - SCIENCE HUMAINES
 - SCIENCES DE L'ADMINISTRATION
 - LETTRES

S.V.P. Veuillez me faire parvenir un prospectus et une demande d'admission.

Adressez ce coupon à: Bureau des admissions
COLLEGE LAFLECHE
1687, boul. Du Carmel — Trois-Rivières G8Z 3R8
Tél.: 375-7346

NOM

ADRESSE

VILLE

SESSION

AUTOMNE '74

Université du Québec à Trois-Rivières

80 PROGRAMMES
**baccalauréats
spécialisés**

arts et sciences humaines
sciences pures, appliquées et de la santé
sciences de l'administration et de l'économique
sciences de l'éducation

maîtrises
scientifiques, professionnelles

doctorats
sciences, philosophie

certificats
sciences humaines
sciences pures
sciences de l'administration
sciences de l'éducation

date limite pour demande d'admission
1er mars '74

étudiants à temps plein ou temps partiel

LE REGISTRAIRE U.Q.T.R.
C.P. 500, TROIS-RIVIÈRES

Je désire avoir des renseignements sur

Je désire obtenir une formule de demande d'admission

NOM

ADRESSE

TÉL.:



Dans le but de souligner le travail de la presse et ses bonnes relations avec celle-ci, les dirigeants de l'Université du Québec rencontraient récemment les journalistes, fidèles à une coutume observée depuis les débuts de l'U.Q.T.R. Sur cette photo, nous avons réuni les membres du département des relations publiques qui sont en contact avec les médias qu'ils informent de tous les événements universitaires à Trois-Rivières. Sur cette photo, entourant le recteur, on peut identifier, René Rosberry, Mme Danielle Carrier, Mme H. Verley et Jean-Paul Belleville, directeur du Service. (A.B.)

A l'Office des Communications

Le local de l'Office des Communications Sociales vient d'être inauguré officiellement. A cette occasion, on a fait le point sur les problèmes religieux de l'heure, notamment sur les différentes étapes du concile diocésain.

L'Office des Communications du Centre de Pastorale dont l'autorité suprême est Mgr Georges-Léon Pelletier évêque de Trois-Rivières. D'ailleurs le centre de pastorale lui-même comprend le secrétariat, le coordonnateur de la pastorale, les archives, l'office des Laïcs, l'office d'éducation chrétienne, l'office de la liturgie, la pastorale familiale, l'office des religieux, l'office des Vocations, l'office des missions et le scoutisme.

Sur cette photo prise à cette occasion on peut remarquer l'abbé Roland Leclerc, directeur de l'Office des Communications, l'abbé P. E. Landry, coordonnateur du Concile diocésain, Pauline Belleau, et Charles Plamondon, représentant l'office des laïcs. (A.B.)

cours aux adultes

centres de formation

TROIS-RIVIÈRES:
POLYVALENTE DE STE-URSULE
GENTRE D'ÉDUCATION DES ADULTES
LOUISEVILLE:
POLYVALENTE DE LOUISEVILLE

CAP-DE-LA-MADELEINE
GENTRE DE FORMATION PROFESSIONNELLE
 TOUTES LES PAROISSES RURALES AYANT
 UN NOMBRE SUFFISANT D'ÉTUDIANTS

**UNE BELLE PETITE VEILLÉE
 PAR-DESSUS LES TOITS**

Mercredi soir, le 30 janvier 1974, à 9.30 h. p.m., nous avons veillé ensemble par le seul médium de la Radio-Amateur, sur 3.7 M. H. Z. Nous étions huit. Claude Dessureault, VE2 AJD, de la rue Ste-Cécile à Trois-Rivières, lança un appel sur ondes courtes. Aussitôt une réponse lui arrive du milieu du Lac St-Pierre; c'est J. C. Beaulieu, VEOMAB, opérateur de radio sur le brise-glace Normand-McLeod. Réjean Aubuchon, VE2EB de Shawinigan se joint à eux.

Le Dr André Désaulniers, VE2DNA, de la rue Royale à Trois-Rivières, et Roland Ricard, VE2BKT, de Louiseville, se présentent au Réseau avec un mystérieux signal en Morse International. Tout à coup se mêle à nos ondes, Laurent Bertrand, VE2BML, de la rue Pelletier avec un beau signal téléphonique en A.M. Voici que vers 10 hres sans avertissement, le père Jean-Baptiste Roy, H13XBR de St-Domingue nous lance un appel. Tous nous en sommes surpris! L'abbé Charles-Edouard Robert, VE2EC, de la Pointe-du-Lac, avait réussi entre-temps à glisser son mot, et à identifier cette Station des Antilles.

Véritable aventure de science fiction. Nous causions tous ensemble, badinions et échangeons des vœux avec une facilité étonnante. St-Domingue était aussi proche de nous que Louiseville et Pointe-du-Lac. La Station de contrôle opérée par J. C. Beaulieu, VEOMAB; nous a grandement facilité la tâche. Assis confortablement devant nos cadrans et nos boutons, nous avons passé une veillée des plus agréables.

Grâce à la Radio-Amateur, nous avons vu notre planète toute petite.

Abbé Charles-Edouard Robert,
 prêtre — VE2EC.

ACADÉMIQUE
TEMPS PARTIEL

OPTION - 2e SESSION DÉBUT: 18 FÉVRIER 1974

LUNDI (45 heures)		MERCREDI (45 heures)	
Français	112	Physique	141
Français	122	Physique	151
Français	132	Physique	152
Français	142	Physique	154
Français	152	Maths avancées	152
Chimie	141	Arith.	106
Relations humaines	152	Arith.	111
Maths avancées	151	Arith.	112
Maths avancées	153		
Anglais	131	JEUDI (45 heures)	
Anglais	141	Géométrie	121
Anglais	151	Géométrie	131
MARDI (45 heures)		Géométrie	141
Algèbre	121	Maths avancées	155
Algèbre	131		
Algèbre	141		
Sciences	132		
Chimie	151		
Chimie	152		
Chimie	153		
Maths avancées	154		
		LUNDI et MERCREDI (90 heures)	
		Anglais	111
		Anglais	121
		Conversation anglaise	I
		Conversation anglaise	II
		Conversation anglaise	III
		MARDI et JEUDI (90 heures)	
		Conversation anglaise	I
		Conversation anglaise	II
		Conversation anglaise	III

DÉBUT DE LA SESSION: 18 FÉVRIER '74

FIN DE LA SESSION: 31 MAI '74

EXAMENS: DU 3 AU 13 JUIN '74

FRAIS D'INSCRIPTION:
 \$6.00 pour premier cours et de
 \$3.00 pour chaque cours additionnel

Début des cours
SEMAINE DU 1^{er} FÉVRIER

ÉDUCATION POPULAIRE
COURS AUTO-FINANCÉS

PRIX: \$24⁰⁰ POUR 30 HEURES
 (MATÉRIEL NON INCLUS)

PEINTURE: LES APRÈS-MIDIS 1h30 à 4h30

CÉRAMIQUE: LUNDI, MARDI, JEUDI SOIRS
MERCREDI APRÈS-MIDI

SCULPTURE SUR BOIS: (Mercredi soir)

ALUMINIUM REPOUSSÉ: (MARDI APRÈS-MIDI
LUNDI-MARDI-MERCREDI SOIRS)

ÉMAIL SUR CUIVRE: MARDI APRÈS-MIDI
LUNDI-MARDI et MERCREDI SOIRS

DACTYLO POUR TOUS: (MERCREDI SOIR)

PRINCIPES FONDAMENTAUX DE GESTION: MARDI
SOIR

COURS DE CONDUITE
PRÉVENTIVE

4 RENCONTRES DE 2 HEURES: 8h - COÛT: \$8.00
LUNDI-MERCREDI-JEUDI



DATES D'INSCRIPTIONS: 4-5-6 11-12-13 FÉVRIER '74

CENTRES D'INSCRIPTION:

HEURES D'INSCRIPTION

POLYVALENTE STE-URSULE Entrée rue de la Terrasse, Trois-Rivières	7h à 9h30 p.m.
Centre d'Éducation des Adultes 464, St-François-Xavier Trois-Rivières	9h à 5h p.m. 7h à 9h30 p.m.
POLYVALENTE LOUISEVILLE Avenue Lupien, Louiseville	2h à 9h30 p.m.
Centre de Formation Professionnelle 500, des Érables, Cap-de-la-Madeleine	7h à 9h30 p.m.

POUR RENSEIGNEMENTS SUPPLÉMENTAIRES

JOURS: 379-5121 SOIR: 379-8714
 POSTE 301

service d'éducation aux adultes

COMMISSION SCOLAIRE RÉGIONALE DES VIEILLES FORGES

CASE POSTALE 100, TROIS-RIVIÈRES Tel.: 379-5121, poste 301. SOIR: 379-8714



TRIBUNE LIBRE

L'HABIT ECCLESIASTIQUE

La S. Congrégation pour les Religieux exprime sa reconnaissance aux évêques de la province ecclésiastique de VRHBOSNA pour son décret sur le vêtement du prêtre.

La S. Congrégation pour les Religieux a adressé au Métropolitain VRHBOSNA (SARAJEVO), Yougoslavie, le Dr Smilian Cekada, en date du 7 avril 1973, la lettre suivante:

"Par l'agence Kathpress de Vienne (20 mars 1973) nous avons appris les décisions prises par l'épiscopat de la province ecclésiastique de Sarajevo, concernant le PORT OBLIGATOIRE de l'habit ecclésiastique pour les prêtres et les religieux.

Notre S. Congrégation remercie votre Excellence et ses collègues dans l'épiscopat de cette question qui, chaque jour, devient plus aiguë. Nous vous encourageons à la résistance aux éventuelles pressions en sens contraire."

Cette lettre porte la signature de l'archevêque AUGUSTIN MAYER, secrétaire de la S. Congrégation (ASKA, 15 mai. — Document. cath. 1973, p. 643).

L'expérience faite au Québec, depuis une dizaine d'années, a montré jusqu'à la dernière

évidence que l'abandon de l'habit ecclésiastique par un grand nombre de prêtres séculiers a été vraiment malheureux, pour ne pas dire désastreux et pour le recrutement du Clergé et des Ordres religieux, et pour la sanctification et l'apostolat des prêtres qui, de par la volonté du Christ, ne sont pas des hommes comme tout le monde.

Il est temps que nous soyons attentifs et dociles à la pensée du Souverain Pontife qui, encore récemment (2 mars 1973), "a défini comme une hypocrisie l'attitude du prêtre qui s'assimile au profane, au point qu'on ne puisse plus le distinguer. L'assimilation au profane est une thèse qui se répand et qui sécularise celui qui a reçu l'Ordre sacré et la mission de représenter le Christ et de vivre sa vie." (Document. cath. 1973, p. 256).

Il semble évident que beaucoup de nos fidèles, surtout parmi les jeunes, ont hâte de REVOIR des prêtres et des religieux, et qu'il est temps de mettre fin à ce néo-gallicanisme et à cette laïcisation des prêtres et des religieux.

ANSELME LONGPRE, prêtre,
La Tour-de-David,
Saint-Basile le Grand, P. Q.

LA VILLE DONT LE PRINCE ÉTAIT UN ÉLAN

Il n'y avait pas d'Elans vivant en liberté au Danemark jusqu'au jour où, après avoir traversé le Sund à la nage, deux mâles et une femelle abordèrent l'île de Sjaelland. On ne connut jamais la raison qui avait amené ces hôtes imprévus. Ils furent fort bien accueillis. Malheureusement, après quelques années d'existence tranquille, la femelle mourut sans avoir jamais pu—ou voulu—mettre au monde un seul bébé Elan.

La nouvelle de cette mort provoqua une réaction extraordinaire dans tout le Danemark et l'on chercha une nouvelle compagne aux deux mâles survivants. C'est en Suède et par l'intermédiaire de Torsten Kreuger, un magnat de la presse, que l'on trouva Svea, une jeune femelle Elan qui, tout en vivant en forêt était restée familière des hommes à la suite des soins qu'elle en avait reçus.

On l'installa dans la forêt de Grisbkor mais elle s'obstinait à en sortir chaque matin pour faire un tour dans la ville d'Helsing, trouvant partout des amis, en particulier parmi les enfants devant qui elle exécutait force pirouettes et cabrioles, après avoir déjeuné d'un bon pain frais offert par le boulanger-pâtissier.

Sa popularité grandit. Ses exigences aussi. Si elle mangeait toujours son pain quotidien de bon appétit, elle louchait également vers les gâteaux du brave M. Rosendahl. Quand elle avait exécuté ses pirouettes, elle choisissait sa victime parmi les spectateurs et, du musée, la poussait vers la pâtisserie. Mais de progéniture, il n'était point question, les deux Elans mâles ne s'intéressant pas à la mondaine Svea. Elle devint encombrante, sa présence provoquant souvent embouteillages et incidents. Transportée au jardin

zoologique Randers, elle tomba malade et mourut, dit-on, d'une pneumonie.

... Mais on croit encore aujourd'hui, à Helsing, que Svea n'a pu supporter de ne plus se promener librement dans la ville qui était son royaume.

(D'après l'hebdomadaire Découvrir les animaux, Larousse éditeur).

A propos de "lire"

—On dit qu'"on lit/dans un journal, dans un catalogue, dans un recueil, dans un livre, etc. (et non sur), nous rappelle le Dictionnaire des difficultés de la langue française (Larousse); mais sur une affaire, sur un écriteau, sur un mur, etc."

—On n'écrit pas: "A vous lire. . . , formule finale d'une lettre, qui est du "mauvais style commercial" (Hanse).

—Et l'on sait que: "Lu, employé seul ou immédiatement avant le nom, reste invariable: Lu. Lu les pièces ci-jointes. De même dans la locution Lu et approuvé."

Mais cette note a été lue par vous avec attention!

Une cabane en terre Adélie

Au cours des expéditions polaires organisées par Paul-Emile VICTOR, en terre Adélie, entre 1948 et 1953, la mission française fit une émouvante découverte, que nous signale le Monde autour de 1949, publié par Larousse.

C'était "une simple cabane, à demi ensevelie sous les glaces. La porte étant obstruée, il fallut passer par le toit. On se trouva dans une chambre qui semblait avoir été occupée une heure plus tôt. "La cabane de sir Douglas Mawson!" s'exclama quelqu'un qui connaissait son histoire des explorations. C'était bien cela. Quel-

que quarante ans plus tôt, après un raid fabuleux à l'intérieur du continent glacé, l'explorateur australien avait échoué seul dans ces parages, où une baraque l'avait accueilli. Là, il s'était battu pendant plusieurs semaines contre le froid, la faim, la mort, le désespoir, dans l'attente du navire Aurora, en retard au rendez-vous. Et, depuis quarante ans, tout était demeuré en place. (On pense à l'abri de Barents, retrouvé intact en Nouvelle-Zemble, après trois siècles. . .) Il y avait des papiers sur la table, des bouteilles d'apéritif d'avant la guerre de 1914, quelques photographies, dont l'une de sa fiancée, dont les télégrammes le soutinrent tout au long de son voyage de retour à bord de l'Aurora, d'escale en escale: jeune femme à la taille fine et cambrée des années 1900. . ."

UNE DECLARATION DE M. RENE MATTE

Ayant appris comme tout le monde que mon nom avait été mentionné comme faisant parti d'un groupe de politiciens et d'ex-politiciens qui désireraient former une autre force politique dans le Québec, je tiens à faire la mise au point suivante: Je n'ai jamais rencontré, ni contacté qui que ce soit dans le but de discuter d'une telle éventualité. Je ne comprends pas et surtout je n'admets pas que l'on invente comme ça des rumeurs à sensation.

Je me dévoue corps et âme pour l'avancement du Crédit Social car je crois que c'est là la solution des problèmes auxquels la population a à faire face. Je représente à la Chambre des Communes, indistinctement tous les gens du comté de Champlain dont je suis très fier. Ils ne méritent pas que l'on mette en doute l'intégrité de leur député.

Le député de Champlain
RENE MATTE

VIENT DE PARAITRE

La berçante québécoise

par Paul-Louis Martin

édition du Boréal Express, Montréal, 1973. 174 pages.

Collection

"Histoire populaire du Québec"

La collection "Histoire populaire du Québec" entend faire mieux connaître la vie d'autrefois. Les faits et gestes de l'habitant, de l'artisan, du commerçant constituent une facette peu explorée de l'Histoire du Québec, celle du peuple, celle de l'activité quotidienne de milliers d'individus.

Le premier ouvrage de cette collection, LA BERÇANTE QUÉBÉCOISE, en plus d'être un guide simple pour collectionneurs d'antiquités, se veut une tentative en vue de saisir l'âme et l'identité culturelle du Québécois à travers un objet matériel qu'il a produit. La berçante en effet a été un témoin très populaire de notre passé. Quelle famille au XIXe siècle ne possédait pas sa berçante? Le siège berçant a également vécu le passage des traditions techniques héritées du régime français aux techniques et influences culturelles des Américains et Anglo-Saxons, avant de faire face à l'industrialisation et à la fabrication en série.

Ce livre rappelle d'abord l'origine du siège berçant. Il nous explique ensuite les principaux procédés de fabrication de la berçante, puis raconte les usages et traditions qui l'entourent. Vient ensuite le répertoire abondamment illustré des différents types de berçantes

et, en annexes, la liste des principaux artisans du XIXe siècle. Une lecture pleine d'intérêt pour quiconque cherche à mieux connaître et comprendre l'homme québécois.

Un volume de 174 pages, illustré d'une trentaine de croquis et d'une centaine de photographies. Prix: \$6.75

Distributeur exclusif: FIDES, 245 est boul. Dorchester, Montréal, tél.: 861-9621. H2X 1N9

L'AUTEUR Paul-Louis Martin est né aux Trois-Rivières en 1944. Il a poursuivi ses études à l'Université Laval où il obtenait une licence en Lettres, un certificat en archivistique et une maîtrise en ethnographie. Après un stage d'un an dans un atelier d'ébénisterie de Deschambault, il entre au ministère des Affaires culturelles du Québec où il s'occupe de diverses collections ethnographiques, puis de l'inventaire des Oeuvres d'Art et finalement d'archéologie historique.

POUR VOS ASSURANCES

- Automobile
- Accidents
- Responsabilité
- Incendie

RICHARD BERGERON

Coutier en Assurance

Tél.: 375-2655

573, rue Bonaventure
Trois-Rivières

CANADA
PROVINCE OF QUEBEC
DISTRICT OF
TROIS-RIVIERES

PROVINCIAL COURT

No 20,624

LA BANQUE PROVINCIALE DU CANADA, body politic and incorporated having its head office and principal place of business in the City and District of Montreal,

Plaintiff,

vs

ANDRE ST-JEAN, residing in the City and District of Montreal,

Defendant.

ORDER

It is ordered by these presents to Defendant to appear personally or by his lawyer's agency at the office of the Provincial Court of Trois-Rivières, District of Trois-Rivières, within ONE MONTH from the first of two insertions of the present order published in french in the newspaper "Le Nouvelliste" of Trois-Rivières and in english in the newspaper "Le Bien Public" of the same place, to satisfy to a writ of garnishment before judgment, copy of which has been left to the attention of the defendant at the office of the said Court. Costs to follow.

Clerk's office, Trois-Rivières, this fourteenth day of January 1974.

Jean Paul Cossette,
Deputy Clerk, P. C.

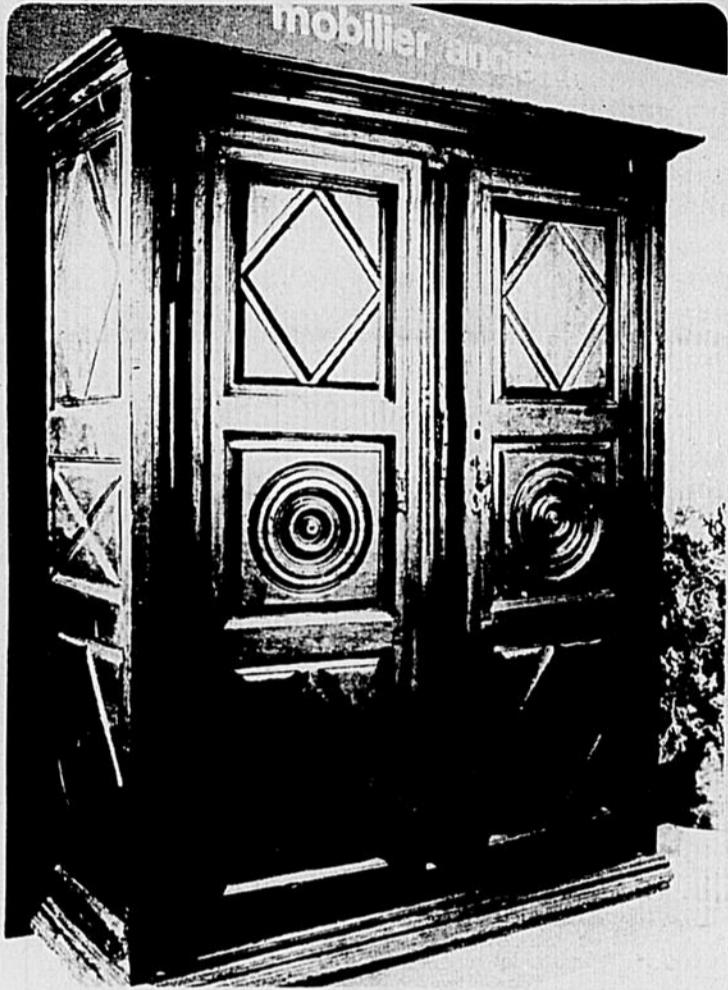
Pour un service
 PROMPT ET
 COURTOIS
LUCIEN DEFOY
 "Huile à chauffage"
 •
 Entretien
 et réparations
 de
 brûleurs à l'huile
 •
 691 Hertel,
 Trois-Rivières
 Tél.: 375-9666

RENÉ DE COTRET, ST-ARNAUD & CIE

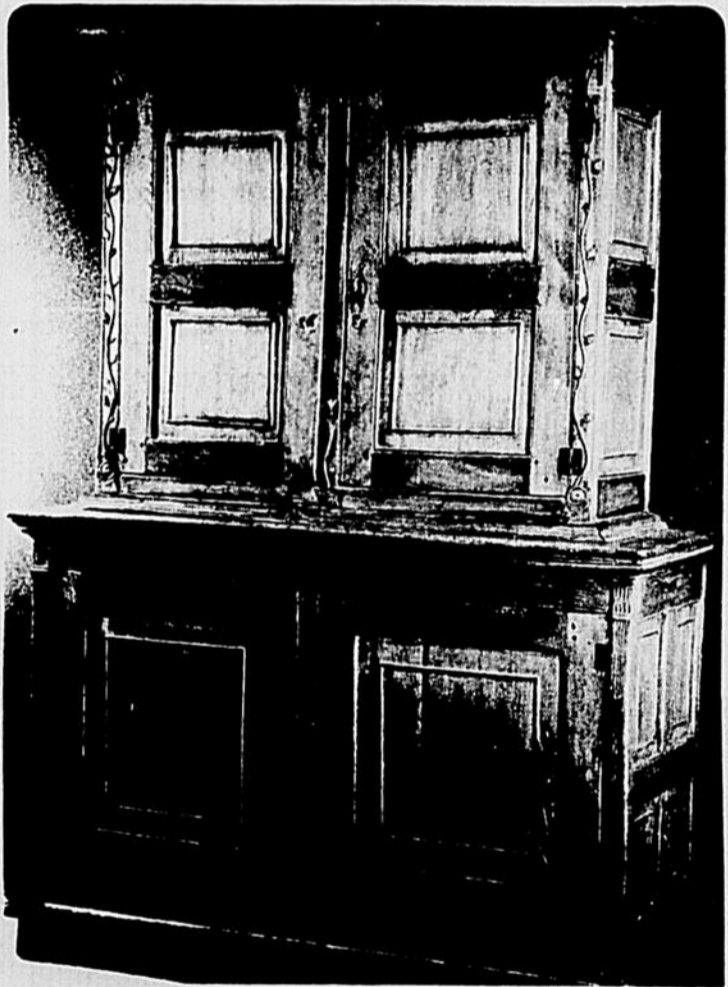
Comptables agréés

André Saint-Arnaud, C.A.
Paul René de Cotret, C.A.

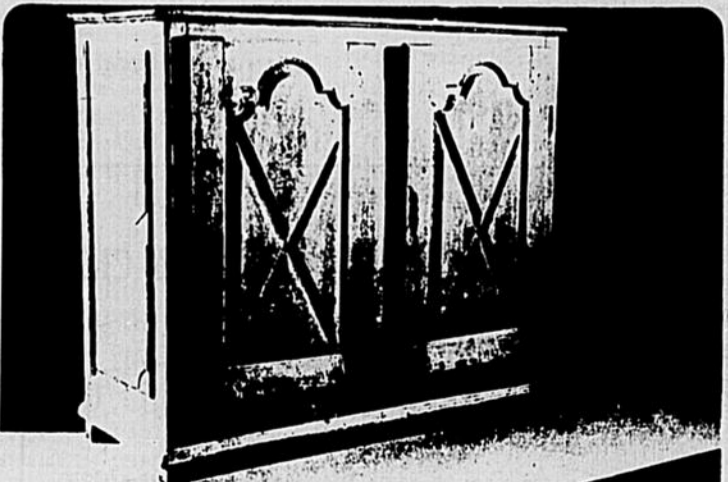
1300, Notre-Dame
Case postale 1464
Tél.: 378-4831



Armoire à galettes — première moitié du 18^{ème} siècle
(Esprit Louis XIII)



Buffet à deux corps, début 19^{ème} siècle
(influence anglaise)



Buffet — milieu du 18^{ème} siècle
(Esprit Louis XIII et Louis XV)

Des trésors dans votre grenier!

Texte et recherches: Henri VEILLEUX
Photographies: Bernard VALLÉE

Le grand-père parlait souvent des « trésors » de son grenier. Il décida de les montrer à son petit-fils quand celui-ci eut 15 ans. Cette journée arriva enfin. Le jeune homme fut un peu déçu quand il constata que les « trésors » se résumaient à quelques vieux meubles: armoires, bahuts, chaises, horloges, coffres, etc. Mais il apprit alors bien des choses.

Son grand-père lui expliqua que ces meubles avaient été confectionnés pour la plupart par ses ancêtres ou par des artisans de village. Ces ouvriers se rappelaient les meubles de leur France natale et essayaient de les imiter de leur mieux. Ils ne savaient sans doute pas qu'ils imitaient des variations des meubles de styles classiques, tels qu'adaptés dans les provinces de Bretagne, de Normandie, du Saint-Onge, du Poitou, etc.

Profitant de cette occasion, le grand-père indiqua à son petit-fils comment on pouvait reconnaître les meubles de diverses époques. Le jeune homme apprit que jusqu'au milieu du XVIII^{ème} siècle, les meubles québécois étaient d'esprit Louis XIII. Les influences du style Louis XV apparurent assez tardivement et connurent leur apogée à la fin du XVIII^{ème} siècle. Après la conquête, l'arrivée au pays d'ébénistes anglais popularisa peu à peu les styles en vogue en Angleterre.

Le vieux monsieur indiqua qu'une armoire était d'esprit Louis XIII à cause de sa structure rectiligne, de son aspect sévère, de son ornementation en forme de croix de Saint-André, de losange ou de pointe à diamant!

Il sembla au garçon que tous les meubles qu'il voyait se ressemblaient beaucoup. Le grand-père lui fit remarquer que cela n'était pas tellement surprenant. Cependant, certains éléments permettaient de différencier les styles bien que très souvent plusieurs se cotoyaient sur un même meuble. Par exemple, ce buffet était d'esprit Louis XIV à cause de ses portes cintrées mais Louis XV par le chantournement des panneaux et Louis XIII par sa structure rectiligne.

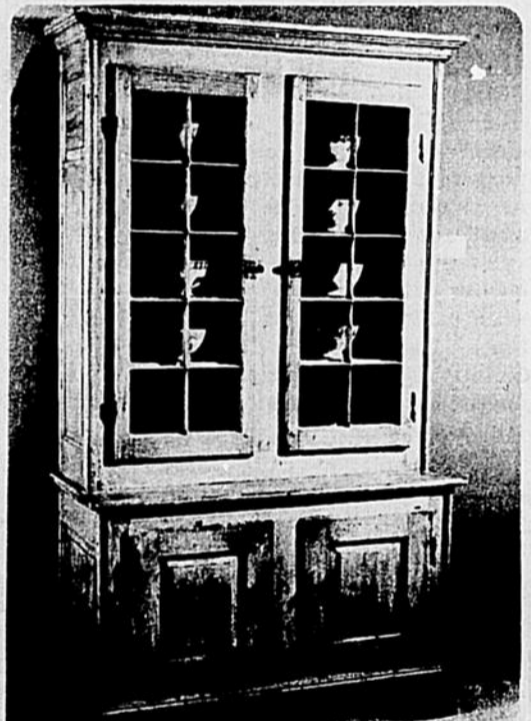
Quand le grand-père commença à parler de l'influence américaine, les questions fusèrent. Le vieux monsieur expliqua que lorsque les États-Unis se séparèrent de l'Angleterre, plusieurs Américains préférèrent rester sous le régime anglais et qu'ils immigrèrent au Canada. On les appela les Loyalistes. Un bon nombre se fixa au Québec, dans ce que nous appelons actuellement les Cantons-de-l'Est. Ils apportèrent leurs meubles avec eux. Les artisans Canadiens-Français s'en inspirèrent dans une certaine mesure.

Évidemment, le jeune homme n'était pas devenu un expert avec ces quelques détails, mais son grand-père l'aidant, et lui-même observant avec plus d'attention les meubles qu'il voyait, il fut en mesure d'apprécier les beautés des armoires, buffets, coffres qu'il rencontrait. Lui aussi, il en vint à les considérer comme des « trésors ». Il eut la bonne idée de les sortir du grenier!

Note: Nos remerciements à Mlle Thérèse Latour du musée du Québec pour son aide dans la préparation de cet article.
Les photographies illustrant ce reportage ont été réalisées lors de l'exposition de « Mobilier ancien du Québec » présentée au Musée du Québec à l'automne 1973.



Vaisselle ouvert, fin 19^{ème} siècle
(Influence américaine)



Buffet vitré, fin 18^{ème} siècle
(Influence américaine)



Vaisselle, fin 18^{ème} siècle
(Esprit Louis XIV)